Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 21 (1933)
Heft: 87

Artikel: Théologie sociale et théologie dogmatique
Autor: Bourquin, Marcel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380237

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

THÉOLOGIE SOCIALE ET THÉOLOGIE DOGMATIQUE [1]

Disons plutôt : christianisme social et christianisme dogmatique. Le christianisme social se définit par son seul titre : notons simplement que nous parlerons plutôt du christianisme social de langue française, et non point anglo-saxon dont la situation historique et religieuse est particulière. Par christianisme dogmatique, nous entendons les divers mouvements qui, par des voies différentes, travaillent à la restauration doctrinale : la théologie barthienne, le courant néo-calviniste, le courant revivaliste à fondement d'orthodoxie.

Christianisme social et christianisme dogmatique : telles sont les deux grandes orientations données aujourd'hui à la pensée et à l'action chrétiennes. Or ces deux courants se sont heurtés sur certains points. Dès lors, voici notre sujet clairement posé : En quoi se heurtent-ils ? En quoi peuvent-ils être d'accord ? Leurs oppositions sont-elles irréductibles et la chrétienté va-t-elle se partager en deux camps, à la fois anciens et nouveaux : les « sociaux » et les « dogmatiques » ?

I. *Ce que le christianisme dogmatique reproche au christianisme social.*

a) *Grief principal.* Le christianisme social tend à tellement rapprocher l'homme de Dieu qu'il égalise l'homme à Dieu. Il divinise tellement l'homme qu'il humanise Dieu. Il est fils de son temps,

(1) Ce sont là de simples notes destinées à introduire une discussion.

et son temps c'était hier, non plus aujourd'hui. Il est fils du dix-neuvième siècle industrialiste en économie, démocratique en politique, critique, historique et scientifique en philosophie. La grande industrie, la démocratie, la science : trois magnifiques efforts humains. Le christianisme social, c'est la forme chrétienne de la mystique humanitaire qui s'est épanouie à la fin du siècle dernier. Il est fait, quant à sa situation religieuse d'une part, d'une première réaction contre l'individualisme piétiste du Réveil, d'autre part d'une deuxième réaction contre les vaines polémiques sévissant alors entre orthodoxes et libéraux, luttes qu'il a « sublimées » en inculquant à nos Eglises l'angoisse sociale ou, plus simplement, le sens social[1]. Quoi qu'il en soit, le christianisme social se réclame essentiellement du principe de la dignité humaine ; il postule la valeur exceptionnelle, religieuse, de la personnalité. A preuve sa revendication fondamentale : le droit au salut (notez ce mot : droit ; il est bien entendu qu'il s'agit ici d'un droit posé, non par rapport à Dieu, mais par rapport à la société humaine : cependant ce terme n'en est pas moins significatif de cette mentalité « humaniste » que nous analysons). A preuve encore le grand objectif du christianisme social : le Royaume de Dieu, défini comme la démocratie chrétienne, atteinte tôt ou tard par une « christianisation de l'ordre social »[2].

b) La position centrale du christianisme social, telle que nous venons de la définir, rayonne évidemment et se répercute dans toute sa théologie.

Quant au problème de la méthode, le christianisme social, guidé par son souci de l'homme, sera volontiers pragmatiste. Il aura tendance à placer le critère de la connaissance dans l'utilité. De ce point de vue, si la notion de Vérité s'altère, celle de Révélation disparaît. En christologie, comme on l'a dit souvent, le christianisme social sera bien christocentrique, mais il insistera sur le caractère humain de Jésus et sur son historicité. En sotériologie, il tiendra compte de la pression du milieu social jusqu'à méconnaître parfois l'incurable

(1) Les dogmatiques, remarquons-le, n'hésitent pas à louer le christianisme social des services éminents qu'il a rendus, qu'il peut rendre encore à la chrétienté. — (2) On pourrait rappeler à ce sujet la « fêlure » qui s'était produite à Stockholm même, en 1925, entre les luthériens — plus dogmatiques — et les calvinistes anglo-saxons — plus pragmatiques — sur la notion du Royaume de Dieu, les uns établissant une distinction de nature et par conséquent nécessaire, irréformable, entre la société divine et la société humaine, les autres donnant parfois l'impression qu'ils comblaient cet abîme par un simple processus d'évolution.

gravité du péché [1]. Envisagée sous cet angle, il est certain que l'idée de la rédemption risquera fort de perdre sa signification précise, spécifique. En ecclésiologie, le christianisme social se cantonnera trop aisément dans une attitude purement critique, n'accordant à l'Eglise qu'une valeur relative et ne lui discernant aucun caractère générique distinctif. — Dès lors, le sacrement disparaît comme tel : il est un symbole, voire un « moyen de grâce », mais au sens exclusivement pédagogique de cette expression [2].

En résumé et en un mot, selon les dogmatiques d'aujourd'hui, le christianisme social est anthropocentrique, même si christocentrique. Ne sera-t-il plus un jour qu'une morale sociale? tellement humaine que seulement humanitaire [3]?

II. *Ce que le christianisme social reproche au christianisme dogmatique.*

a) *Grief principal.* Le christianisme dogmatique tend à éloigner tellement Dieu de l'homme — dans une transcendance parfaitement inaccessible, souvent logomachique, intellectualiste — que l'homme en est écrasé, loin d'être relevé, sauvé. Le christianisme dogmatique insiste tellement (et avec raison, pour autant que ce n'est pas avec déraison) sur la différence essentielle qui existe entre la créature et le Créateur que la créature est tentée de se réfugier dans un pessimisme radical à l'endroit du devoir humain. Si le christianisme social est d'hier et non plus d'aujourd'hui, le christianisme dogmatique est d'avant-hier, sans doute, mais aussi, sous sa forme présente (qu'il ne s'en défende pas !) il est d'aujourd'hui, trop d'aujourd'hui. Il est né des charniers de la guerre et des tragiques palabres de l'après-guerre. C'est sa force — l'une de ses forces : il peut se gausser de l'impuissance et de la fatuité des princes de ce monde qui ré*s*olutionnent à tour de bras, mais craignent trop de rien ré*v*olutionner pour solutionner quoi que ce soit. « Tais-toi donc, dit l'Esprit ; ferme la bouche, orgueilleux bout d'homme, pauvre grenouille qui

(1) Cf. avec l'optimisme philosophique de Jean-Jacques et le déterminisme économique de Karl Marx. — (2) Que le christianisme social ait splendidement enrichi le sens du baptême et de la sainte Cène, personne ne le contestera : qu'on relise telle page de Tommy Fallot, telle autre de Wilfred Monod. Mais cette mystique peut paraître à quelques-uns par trop inspirée de Léon Bourgeois et de sa religion de la solidarité. — (3) Il va de soi que je ne parle pas ici des griefs portant sur la piété et la vie intérieure que le christianisme social, dit-on, pourrait anémier au profit de l'action philanthropique : ce sont là d'autres questions où le coefficient personnel joue un rôle prépondérant.

voudrais te faire plus grosse que le bœuf ! Le salut ne peut venir de toi... » Ce pessimisme, intimement chrétien pourvu que contenu dans des justes limites, aboutit presque fatalement, répétons-le, soit à l'indifférentisme social — ce qui est du défaitisme — soit à l'assujettissement volontaire à quelque régime dictatorial — ce qui est encore du défaitisme. Car il y a certainement une relation cachée entre cet effort de réaction théologique et les multiples courants de réaction politique : et c'est la faiblesse de ce mouvement, qui porte lui aussi le signe de son temps. Quand l'humanité sera sortie de la période de dépression et de régression où elle est plongée, quand, de puérile qu'elle est, elle aura repris son élan vers la majorité, prenons garde, si nous sommes trop de notre misérable époque et pas assez de l'Evangile éternel (trop à la page et pas assez de la Parole qui ne passe pas) prenons garde qu'elle ne retienne rien de ce que nous aurions voulu lui donner !

b) *Théocentrisme transcendantal*, tel est bien le principe fondamental du christianisme dogmatique. De ce principe découlent tout un ensemble de notions qui s'enchaînent et qui sont en général à l'opposé de l'attitude chrétienne sociale.

Ainsi, l'idée de la Révélation sera singulièrement renforcée, puisqu'il ne saurait y avoir de commune mesure entre la pensée humaine et le dessein de Dieu. Dieu lui-même redeviendra un Dieu sévère : le Père qui ne « se lasse pas de pardonner », s'effacera plus ou moins derrière le Monarque « jaloux » qui punit. Jésus-Christ sera présenté davantage sous les traits du Fils de Dieu que sous ceux du Frère aîné ; il sera davantage le Rédempteur, au sens théologique du mot, que le Sauveur, au sens psychologique et spirituel. L'Eglise : non plus seulement la société des croyants qui se réclament de Jésus-Christ et dont le vivant agglomérat constitue le milieu nourricier de nos âmes, mais l'Eglise « corps du Christ », institution surnaturelle bénéficiant de grâces surnaturelles et dont la mission dans le monde ne peut être que d'ordre mystique, métaphysique, surnaturel. Dans un tel enveloppement, les sacrements recouvrent aussitôt leur pleine signification.

Théocentrisme : c'est là ce qui fait la valeur profonde de cette attitude et du redressement qu'elle exige de la foi contemporaine. Et certes, elle est dans le vrai quand elle proclame la souveraineté de Dieu, quand elle rend à l'initiative divine son caractère unique, absolu, irréductible à l'humain. Elle a raison quand elle réclame un

Dieu qui soit par Lui-même et qu'elle refuse d'adorer un Dieu qui ne serait que le reflet de notre moi.

Assez du subjectivisme ! Ce réalisme religieux nous apparaît à l'heure actuelle merveilleusement salutaire et bienfaisant. Mais il importe de ne pas fermer les yeux sur les écueils de cette tendance, qui, faute d'un contrepoids, pourrait bien s'abandonner à de graves exagérations : pessimisme social, avons-nous déjà dit ; intellectualisme imminent, par le fait de l'antinomie plus ou moins entretenue entre le profane et le sacré ; formalisme bien proche, si les sèves printanières se dessèchent quelque jour ; cléricalisme enfin. Car si nous applaudissons à la glorification du Dieu et de l'Homme-Dieu, nous sommes moins sympathiques à la glorification de l'« homme de Dieu ». Et si le christianisme social est d'inspiration laïque, le christianisme dogmatique est clérical.

Somme toute, ne sommes-nous pas ici en présence d'une phase nouvelle de l'éternel conflit où se sont confrontés le prophétisme et le sacerdotalisme ? On a dit, je le sais, que le christianisme dogmatique avait ressuscité la notion prophétique de Dieu : c'est vrai par rapport au christianisme social anglo-saxon, beaucoup moins vrai par rapport au christianisme social des pays latins, lequel s'est toujours gardé de l'immanentisme et n'a jamais cessé de postuler un Dieu dynamique et personnel, « autre » que l'homme.

En résumé : anthropocentrique, le christianisme social est pénétré de la mystique de la démocratie. Fondé sur l'affirmation, profondément évangélique, de la valeur de la personnalité humaine, il est orienté, quant à son programme social, vers la christianisation de la démocratie.

Théocentrique, le christianisme dogmatique est pénétré de la mystique de l'autorité. Fondé sur la souveraineté de Dieu, affirmation profondément évangélique, il aboutit, quant à ses conceptions idéales, à la théocratie.

III. *Ces oppositions sont-elles irréductibles ?*

Si elles l'étaient, le christianisme ne serait pas.

a) Examinons tout d'abord ces deux mouvements dans leur inspiration profonde — et nous constaterons qu'ils ont besoin l'un de l'autre, qu'ils sont complémentaires l'un de l'autre. Si le christianisme dogmatique n'est pas vivifié par le christianisme social, il tombera

fatalement dans les déficits que j'ai signalés. Si le christianisme social n'est pas vivifié par le théocentrisme du christianisme dogmatique, il tombera dans les déficits que l'on a déjà dénoncés, aux Etats-Unis surtout. — Au surplus, s'il est vrai que ces deux principes — la souveraineté du Créateur et la dignité de la créature faite à Son image — procèdent également de l'Evangile du Christ, on n'a pas le droit de les dissocier : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ». L'anthropocentrisme chrétien n'implique-t-il pas le théocentrisme? Car d'où vient à l'homme sa dignité, sinon de Dieu? Et le théocentrisme n'implique-t-il pas l'affirmation de la valeur éminente de l'homme? Le Père peut-il se penser sans les fils, et les fils sans le Père? Comme la pile comporte ses deux pôles et ne peut se passer ni de l'un ni de l'autre, le christianisme authentique repose — le mot est très juste et très beau — sur une notion « théandrique » [1] de la vérité. Et puis, quelle différence y a-t-il, pratiquement, entre une théocratie selon le Christ et une démocratie selon le Christ? La théocratie selon le Christ serait une vraie fraternité et la démocratie selon Christ serait une vraie théocratie. En dernière analyse, le Christ n'est-il donc pas, dans sa personne comme dans sa pensée, la « Vérité » — parce que précisément la vivante synthèse, la tonifiante fusion des deux principes jumeaux? En Christ, le christianisme social ne peut pas être une simple religion de l'humanité ; en Christ, le christianisme dogmatique ne peut pas être une simple religion de la lettre et du clergé.

b) Au reste, à considérer le courant dogmatique non plus dans son aspect général, mais dans ses conséquences théologiques, je reconnais que si, pour ma part, je ne puis le suivre toujours au point de vue doctrinal, j'aime l'esprit qui l'anime et en particulier son antiindividualisme, par lequel il s'accorde avec le christianisme social bien compris. Car la protestation de ce dernier contre le piétisme du Réveil portait sur ce point : le christianisme social reprochait au revivalisme fossilisé de s'être cloîtré dans la recherche toute personnelle d'un salut individuel. Le christianisme dogmatique d'aujourd'hui a gardé quelque chose de cette protestation. Il insiste avec force sur le caractère collectif et solidaire du salut. Sa conception de la *Rédemption*, par exemple, est en général paulinienne — et personne comme l'apôtre Paul n'a mis en relief ce trait de l'œuvre du Christ qu'à la solidarité dans le péché et dans la mort, il a substitué

(1) Berdiaeff.

la solidarité dans le salut. Si Adam a péché pour tous, Christ est mort et ressuscité pour tous : solidarité que la prédestination elle-même ne rompt point, en un sens, puisqu'elle est affaire non de prérogatives humaines, mais de libre choix divin. Un autre exemple : la notion d'Eglise , ce n'est pas pour rien que le christianisme dogmatique s'attache à la restaurer, jusqu'à donner au sacrement lui-même une valeur solidariste que le piétisme individualiste avait méconnue. C'est ainsi que les anglo-catholiques remettent en évidence l'élément sacrificiel de la sainte Cène : «Bien plus», nous dit-on (qu'on me permette cette seule citation) « Jésus-Christ est connu dans la fraction du pain, c'est-à-dire dans les choses les plus ordinaires de l'existence qui sont par là même soustraites au domaine des contingences et de la propriété privée, qui sont réclamées par Dieu, lui sont offertes et reçues en retour comme un don de sa part. Le témoignage de l'eucharistie proteste donc contre une très grande partie de la vie moderne et la condamne..... Parce que le miracle de l'eucharistie est au centre de l'Eglise, tout l'ensemble de la vie doit devenir sacramentel pour ceux qui pratiquent ce culte. » Telle est la racine de ce radicalisme politique et social qui est caractétique de toute une partie du réveil anglo-catholique »[1].

Conclusion. — Christianisme dogmatique *ou* christianisme social ? Le problème est mal posé. Comme quand on dit : immanence *ou* transcendance. Ce sont là des oppositions arbitraires, j'allais dire naïves, parce que spatiales, entachées de nos catégories humaines. Théologiquement, je suis pour le théocentrisme du christianisme dogmatique ; pratiquement, je suis pour l'anthropocentrisme du christianisme social.

Théocentrisme, en effet, pourquoi pas ? Toute religion vraie doit être théocentrique, à condition pourtant que le foyer de ce théocentrisme ne soit pas absolument « excentrique » au cœur humain. A vrai dire, je reste pour ma part un antidogmatique impénitent, en ce sens que, si je crois à la nécessité d'une pensée claire et disciplinée, si je crois aussi que le réalisme des dogmatiques constitue la base même de toute théologie digne de ce nom, je crois d'autre part que le dogmatisme n'en est pas moins une illusion. Illusion, parce qu'il n'explique rien. Illusion, parce qu'il ne supprime pas, comme il

(1) Eric FENN, *Le réveil catholique dans l'Eglise d'Angleterre* ; Foi et Vie, janvier 1932.

s'en vante, l'élément subjectif : il y a du subjectivisme dans toute dogmatique, déjà dans le fait de son acceptation, en second lieu dans son interprétation. Illusion, enfin, parce que l'objectivisme théologique ne peut se dispenser d'en référer à l'expérience religieuse, l'expérience et la révélation constituant, elles aussi, deux facteurs qui s'appellent et s'affirment réciproquement.

Théocentrisme, oui — pourvu que, loin d'abolir le christianisme social, il se marie avec lui. Cette notion de l'absolue souveraineté de Dieu, voilà la position vraie et féconde. Et le christianisme social peut en être providentiellement renouvelé. Voici d'ailleurs, plus précisément, les avantages qui me semblent devoir découler de l'union que j'entrevois :

1. Le christianisme théocentrique (je ne dis plus dogmatique) sera pour le christianisme social un sérieux garde-à-vous contre l'écueil humanitaire où ce dernier peut échouer si aisément.

2. Le christianisme théocentrique charpentera puissamment toutes les revendications du christianisme social qui se réclamera désormais du « droit au salut », sans doute, mais plus encore, et avec plus d'autorité, de la Gloire de Dieu. Le christianisme social se débarrassera, du même coup, d'un certain réformisme où il se complaît volontiers, réformisme qui l'embourgeoise et le supprime doucement. Il recouvrera le sens révolutionnaire.

3. Le christianisme théocentrique gardera le christianisme social de la tendance « invertie » dans laquelle il risque de s'égarer : celle de l'anarchisme ecclésiastique et religieux.

D'autre part, le christianisme théocentrique et dogmatique a besoin du christianisme social : celui-ci lui garantira le contact avec le monde pantelant d'aujourd'hui, lui permettant par là-même d'accomplir la mission salvatrice à laquelle il veut travailler dans l'obéissance à la volonté de Dieu.

Les deux courants ont donc chacun leur raison d'être : qu'ils travaillent parallèlement tant à la recherche de la pensée juste que de l'action bonne.

Personnellement, je conclus par cette formule : Je suis pour un christianisme social à base théocentrique.

Marcel BOURQUIN.